L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE 18 MARS 1883.

COURRIER SCIENTIFIQUE.

Il n'y a pas encore bien longtemps que nous parlions ici même des expériences faites par M. Albert René au laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine de Nancy, sur des mesures de la vitesse nerveuse ou de la vitesse de transmission des actes cérébraux.

On ne peut pas comparer, entre eux les résultats obtenus sur des régions différentes. M. René s'était occupé tout particulièrement de la réponse à une excitation auditive; et il avait trouvé que la vitesse de la transmission sensitive ainsi calculée est de 28 mètres par seconde.

Aujourd'hui M. Beaunis, dont les expériences ont été faites sur lui-même dans le même laboratoire de physiologie de la Faculté de Nancy, vient d'évaluer le temps physiologique ou temps de réaction exigé par les sensations olfactives.

M. Beaunis, dont les expériences ont duré deux mois, a trouvé que les sensations olfactives sont beaucoup plus lentes à se transmettre que les sensations visuelles, auditives et tactiles.

L'étude de ces réactions, qu'il s'agisse de l'un ou des autres de nos sens, est l'une des plus intéressantes qu'on puisse imaginer. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il s'y rencontre de nombreuses causes d'erreurs.

La sensibilité pour la température, pour la pression, varie dans d'assez grandes limites, et dans les jugements que nous portons, dans nos appréciations, les notions acquises sont pour beaucoup.

Quand on étudie les impressions qui nous sont transmises par les sens, il faut donc avoir soin de distinguer les perceptions primitives des perceptions acquises, puisque l'habitude que nous avons de celles-ci nous expose à de grossières erreurs.

Qui ne connaît par exemple l'expérience suivante: Prenez une bille et promenez-la sur une table avec le doigt indicateur et le médius placés normalement, vous ne percevrez qu'un seul corps; posez au contraire la bille dans l'angle aigu formé par l'extrémité du médius et de l'indicateur engagé sous lui, et vous croirez immédiatement toucher deux billes au lieu d'une.

Mais ceux de nos sens qui offrent à l'étude les plus fortes causes d'erreurs, à cause des jugements que nous sommes habitués à porter sur les impressions qu'ils nous fournissent, ce sont ceux de la vue et de l'ouïe. Ce n'est en effet que par l'habitude, par l'éducation, que nous pouvons, à l'aide de ces deux sens, nous faire quelque idée des objets, de leur forme, de leur distance, etc.

Voyons d'abord ce qui se passe pour le sens de la vue.

Les aveugles de naissance nouvellement opérés et les enfants très jeunes croient que tous les objets qu'il voient sont à leur portée. Les enfants surtout cherchent à saisir avec les mains tout ce qu'ils aperçoivent: il n'est pas jusqu'à la lune dont ils ne cherchent à s'emparer; et ce n'est qu'après un grand nombre d'essais infructueux de ce genre qu'ils finissent, non pas encore par se rendre compte des distances, mais au moins par savoir quand les objets sont à leur portée.

Mais alors commence pour eux la série de ces illusions optiques qui nous poursuivent toute notre vie, à des degrés différents suivant le degré d'éducation de notre vue personnelle. Il suffit par exemple qu'un objet nous apparaisse plus ou moins éclairé pour que nous le croyions plus ou moins rapproché de nous.

Il y a des illusions optiques qui tiennent à la manière dont notre œil est construit et à celle dont la rétine reçoit les impressions lumineuses. L'ébranlement causé sur la surface de la rétine par les vibrations lumineuses n'est pas toujours exactement limité par les contours de l'image qui s'y forme; cet ébranlement se propage un peu au-delà: c'est ainsi qu'une image fortement éclairée arrive à nous paraître plus grande qu'une autre de même grandeur qui sera peu lumineuse. Ce n'est pas tout: quand l'image est colorée, les contours de sa reproduction sur la rétine subissent une sorte de réaction qui fait naître dans l'esprit la sensation de la couleur complémentaire de celle de l'image; l'expérience de ce fait est vulgaire; un objet rouge placé sur un fond blanc paraît entouré d'une auréole verte. Un autre phénomène curieux est celui de la persistance des images; il est également bien connu: si l'on considère pendant quelque temps un point rouge, et que l'on porte ensuite la vue sur une feuille de papier blanc, c'est en vert qu'on verra apparaître le semblable du point rouge; mais il y a plus: si l'on n'a considéré le point rouge que d'un seul œil, et que fermant cet œil, on regarde avec l'autre la feuille de papier blanc, le même effet se produit.

La rétine est en outre plus ou moins sensible aux diverses couleurs. Le rouge, par exemple, est vu plus facilement et plus longtemps que le bleu; et si deux objets, l'un rouge, l'autre bleu, sont sur le même blanc, le premier paraîtra plus rapproché que le second. Ce phénomène dont les peintres sont obligés de tenir un grand compte, qu'il aide ou contrarie les effets de la perspective, a été aussi très fréquemment étudié au point de vue fort important des signaux de chemins de fer.

Nous pourrions multiplier les exemples des illusions de la vue; et cependant il n'est point de sens qui nous donne, sur les objets extérieurs, des notions plus nombreuses, plus complètes, plus excellentes, grâce à l'éducation.

C'est encore grâce à l'éducation que l'ouïe nous indique, par le bruit, par les sons qu'elle nous fait percevoir, la nature et la distance des objets. Aussi, faute d'éducation ou par surprise, ce sens nous trompe-t-il souvent et grossièrement à cause des perceptions acquises.

De la connaissance de ce fait est née la plaisanterie célèbre qui consiste à s'introduire dans un café très fréquenté, et tout en lisant son journal en face d'une consommation quelconque, d'imiter avec ses lèvres le bruit du vent filtrant à travers les fissures des portes et des fenêtres: parmi les voisins du mauvais plaisant les uns changent de place, les autres boutonnent leur paletot ou remettent leur chapeau. Nous ne prétendons pas discuter cette plaisanterie au point de vue du goût; mais elle est un bon exemple des illusions de l'ouïe.

En somme,—et c'est là ce que nous tenions à dire, dans ce temps où les physiologistes étudient avec une ardeur souvent récompensée par le succès les lois et le fonctionnement de la vie,—nos sens, sans le raisonnement, ne nous apprennent que bien peu de choses sur le monde extérieur; et, même lorsque nous avons fait leur éducation, ils nous font encore souvent défaut et nous induisent en erreur par suite des perceptions acquises.

Lorsque, par conséquent, certains physiologistes matérialistes voient dans la pensée que le résultat d'un ébranlement extérieur de nos sens, ils parlent contre l'expérience même.

Ils prétendent que, si un choc extérieur vient affecter nos organes sensitifs, il fait naître dans la substance organique de notre corps des mouvements particuliers qui se traduiront soit en mouvements externes, soit en raisonnements, etc. Les muscles se contracteront, le cerveau pensera de telle ou telle façon. La liberté, la volonté, sont absolument rejetées du système; elles n'y ont point de place, et l'humanité se trouve littéralement livrée aux caprices du hasard et de la fortune.

C'est ainsi que la physiologie empiète de plus en plus sur le domaine de la psychologie. Cela est fort bien jusqu'à un certain point; mais il ne faut pas se laisser entraîner trop loin. Quoique les limites de la physiologie et la psychologie soient assez confuses, quoiqu'il soit assez difficile de déterminer où celle-ci commence, et où celle-là finit, il est évident que l'on ne doit pas reporter, dans une confusion anti-scientifique, à la psychologie ce qui est plus du ressort de la physiologie, comme les moyens et le mécanisme par lesquels nous entrons en communication avec le monde extérieur. Mais ce n'est pas une raison pour ramener non plus à la physiologie des faits qui sont du domaine de la psychologie.

Les physiologistes matérialistes en sont venus à dire que la pensée humaine n'est que le résultat ultime des différentes forces qui luttent au sein de l'organisme animal et vivant. Il y a là une erreur sensible,—et sur laquelle nous reviendrons prochainement;—car si l'on calcule la quantité de mouvements qu'une certaine masse d'aliments introduit dans l'économie animale, et qu'on la compare avec la quantité de travail effectuée par l'organisme lorsque cette masse a été totalement dépensée, on verra qu'il y a un certain excédant. Or cet excédant ne peut provenir des forces matérielles; d'où il vient d'ailleurs.

MAURICE DE GARVILLE.
(Dans la *Gazette de France*.)

Une exposition d'un grand intérêt pour le monde agricole et industriel aura lieu à Paris pendant le mois de juillet prochain.

Elle comprendra les insectes utiles, leurs produits bruts et transformés, les appareils et instruments employés pour la préparation de ces produits; les insectes nuisibles avec les moyens et procédés employés à leur destruction.

Pendant la durée de cette exposition, auront lieu un congrès insectologique et un congrès agricole.

Le congrès insectologique étudiera la nature et l'importance des dégâts causés par les insectes, les procédés de destruction, le moyen de favoriser le développement des oiseaux et des reptiles qui contribuent à les détruire.

Le phylloxera sera l'objet tout spécial des études du congrès. Il en sera de même pour la sériciculture. Le congrès agricole étudiera la création des essaims artificiels et les voies à suivre pour augmenter en France la production du miel.

Cette exposition qui a lieu sous le patronage de l'administration de l'agriculture, se tiendra au Palais de l'Industrie.

Les zootechniciens sont d'accord pour admettre que quel que soit le genre de spéculation à laquelle les moutons sont soumis, et quel que soit aussi leur type, il est, dans l'état actuel des choses, un produit qu'ils donnent toujours et qu'il faut récolter périodiquement: ce produit c'est leur laine.

Eh bien! il existe une exception à cette grande loi de zootechnie.

Le professeur Cornevin, de l'Ecole vétérinaire de Lyon, qui a eu l'occasion de s'entretenir avec M. Michaud, le compagnon de M. Savorgnan de Brazza, signale cette particularité curieuse que les moutons de l'Afrique équatoriale sont entièrement dépourvus de laine.

C'est-à-dire qu'au lieu de la toison faite de filaments fins, contournés sur eux-mêmes qui, vus au microscope, figurent chacun une couleuvre dont les écailles auraient leurs bords un peu recourbés en dehors de manière à présenter sur les deux côtés une ligne de dents fort inclinées,—disposition à laquelle la laine doit se prêter facilement à l'opération du feutrage,—ces moutons ont, au contraire, des poils lisses, assez gros, de médiocre longueur et en tout semblables à ceux qui constituent la robe d'été de la plupart des animaux des régions tempérées. Aussi, les indigènes n'entretiennent-ils ces moutons que pour leur chair.

M. Michaud pense qu'ils appartiennent tous à la même race, encore bien que les uns soient pourvus de cornes et que les autres en soient dépourvus.

"On est autorisé à conclure, dit M. Cornevin, que la disparition du brin de laine est le fait du climat torride, sur les tiens du docteur Saqs, qui a habité pendant plusieurs années l'Amérique du Sud, après avoir exploré le Nouveau-Monde en tous sens, que les mérinos amenés au Brésil ne tardent pas à y perdre leur toison."

D'autre part, s'il est vrai, comme le prétend M. A. Sanson, le savant professeur de l'Ecole de Grignon, que les moutons bergamesques, ne sont que des moutons de l'Afrique centrale, des Soudaniens, ayant repris leur toison sous l'action clémente d'un climat tempéré, on ne peut nier, comme le fait justement remarquer Darwin, à propos de la sélection naturelle, que "certaines localités ont pu être quelquefois très favorables à la formation de nouvelles espèces."

On vient de faire, à Constantinople, l'essai d'un nouveau système de navigation électrique dans le but de rendre le Bosphore infranchissable pour les navires de guerre européens.

On a construit pour cela une sorte de petit croiseur sous-marin, large de 40 centimètres, long de 8 mètres, qui flotte entre deux eaux, n'ayant pour toute cargaison que quelques quintaux de dynamite et qu'on dirige de la terre à la rencontre du navire qu'on veut détruire. Le feu est mis à la cargaison par une étincelle électrique que l'on envoie du rivage. Le mouvement est donné par deux machines du genre Siemens, qui agissent sur deux hélices placées à l'arrière, l'une à babord, l'autre à tribord.

La difficulté était de trouver un moyen de suivre les mouvements du navire sous-marin à l'aide d'un signal qui ne puisse être aperçu par l'équipage vers lequel on dirige cet ennemi,—le plus dangereux que le génie de la destruction ait inventé jusqu'à ce jour. Le problème a été résolu, à l'aide d'un fil de fer très mince que l'on peut suivre à l'aide d'une lunette et qui est implanté sur le pont. On emploie de nuit, une lanterne sourde, dont l'œil est dirigé vers le rivage, et qui est trop faible pour que l'ennemi puisse apercevoir son reflet sur les vagues.

"Le Sultan ayant voulu assister lui-même aux expériences, écrit à l'*Electricité* un de ses correspondants,—le volume des feux a été augmenté et le fil de fer remplacé par un mât de pavillon portant l'étendard vert. Sa Majesté impériale, qui était avec son séraskier et son capitan pacha, exprima hautement sa satisfaction. Il rentra au sérail, persuadé que de nouveaux jours de sécurité allaient luire, grâce aux progrès de l'électricité, pour la monarchie des Osmanlis."

Le comte de Chambord vient d'acquérir à Kualnug et à Lomma, en Galicie, vingt-trois propriétés territoriales, au prix total de six cent mille florins [soit, environ treize cent mille francs]. Son intention serait, dit-on, d'y fonder des établissements industriels.

Voici la conclusion d'un article, dans lequel l'*Italie* du 31 janvier se prononce contre la construction si coûteuse des grands cuirassés:

"Que reste-t-il donc en faveur de ces énormes cuirassés? Peuvent-ils du moins protéger les côtes italiennes? Non, assurément, car ce n'est pas avec quatre cuirassés, si énormes qu'ils soient, qu'on peut espérer couvrir un littoral aussi étendu que le littoral italien.

"Quelques navires rapides pourront toujours leur échapper, s'approcher des côtes, et, de loin, à l'aide de quelques boulets, couper les voies ferrées en détruisant les ouvrages d'art qu'on aperçoit de la haute mer. Ce sera l'affaire de bien peu de temps; les ponts détruits et l'entrée des tunels démolie par des navires ennemis restant au large et s'éloignant aussitôt leur œuvre de destruction accomplie, une partie des communications sera, dès le début des hostilités, empêchée entre le Nord et le Midi.

"A quoi donc auront servi les quatre colosses qui ont exigé de si énormes sacrifices d'argent!"

Entendu à Alger dans un omnibus, en face du champ de manœuvre:

—C'est ça, la colonie dont les journaux nous vantent tant la fertilité! Eh bien, la blague est bonne. Tenez, regardez donc la figure que font ces platanes.

—Ils ne sont pas beaux, il est vrai, mais cela tient à ce qu'ils sont directement exposés à l'air salé de la mer.

—Allons donc! Avouez que la terre d'Afrique ne vaut rien de rien.

—Vous n'êtes pas allé jusqu'au jardin d'Essai?

—Ah! oui, parlons-en! un jardin dans lequel il n'y a pas de marronniers!

—Mais il y a des arbres assez vigoureux.

—Vigoureux! vigoureux!

—Les platanes qui sont à l'entrée, par exemple; et ceux de la grande allée.

—Ils ne sont pas laids; mais les marronniers....

—Et l'allée des bambous.

—Ce sont d'assez beaux roseaux, en effet.

—Et l'allée des ficus.

—Le ficus n'est pas un arbre rationnel. Chaque pied a une infinité de troncs, comme s'il voulait former une forêt à lui tout seul, tandis que le marronnier.... J'en ai chez moi deux qui....

—Et les palmiers.

—C'est original.. J'ai chez moi deux marronniers.

—Et les araucarias.

—C'est un conifère, ça; je me suis trouvé là quand votre professeur Durando disait que c'était un conifère.

Le marronnier lui, n'est pas un conifère. J'en ai deux devant ma maison....

—Enfin, pensez-vous que ces arbres, tout en n'étant pas des marronniers, n'indiquent pas une force de végétation extraordinaire.

—Tenez, j'aime mieux vous le dire tout de suite: on ne fera jamais rien de ce pays.... Je l'ai bien vu hier en débarquant et je repars après-demain avec l'intime conviction que l'on m'a trompé en me disant qu'il y avait quelque chose à voir en Algérie.

—Et vous allez retrouver vos marronniers.

Ah! Monsieur, j'en ai deux qui....

A ce moment l'omnibus s'arrêta et nous ne pûmes en entendre davantage.

Ce dialogue est absolument authentique; quinze personnes l'ont entendu comme nous.

Il nous arrive une petite bonne fortune presque littéraire. Un ancien cocher de place, qui s'est retiré à la campagne avec une honnête aisance, a amusé ses loisirs à rédiger une sorte de *vade mecum* à l'usage de ses anciens collègues; ce sont des souvenirs personnels et surtout des conseils pratiques.

Il nous a autorisés à les publier sous ce titre: le *Carnet d'un cocher*. Nous commençons:

Qui a trop peur d'écraser ne doit pas conduire dans Paris.

Quand l'accident est inévitable, fermer les yeux et y aller tête baissée.

Ménager en tout temps son cheval: on peut avoir besoin de ses jarrets pour se sauver à toute vitesse après une mauvaise aventure.

A cinquante centimes de pourboire par heure ou par course, garder une grande dignité. Au-dessous, lâcher tout ce qu'on sait d'injures, si c'est un monsieur très pressé, ou surtout une dame seule.

Si le bourgeois donne dix francs pour dix sous ou un louis pour un franc, ne pas faire d'observation. Il y a des gens qui n'aiment pas à s'être trompés.

Tourner toujours le plus court possible aux coins des rues. Ça secoue le bourgeois et ça effraye les piétons.

Toujours suivre la ligne des rails des tramways, et jusqu'au dernier moment, rester sourd aux avertissements de trompe que lancent leurs conducteurs. On peut ainsi, en moins d'une demi-heure, procurer à son bourgeois des cheveux blancs.

Quand on est invité à presser le pas, faire claquer à tour de bras son fouet au-dessus de sa tête. On n'avance pas d'un centimètre plus vite, mais l'effet est produit.

Quand on a bousculé ou massacré quelqu'un dans la rue, bien vite l'appeler "mufle", autrement c'est lui qui pourrait commencer.

Les hôteliers de la rive gauche de la Seine sont, depuis quelque temps, victimes d'un genre de vol nouveau.

Ils reçoivent, de provinces, une lettre, généralement avec en-tête, et émanant d'un monsieur qui leur annonce l'arrivée de son fils qui vient à Paris apprendre le commerce ou faire ses études.

Le correspondant ajoute qu'ayant eu de très bons renseignements sur leur maison, il leur confie son enfant, les prie de bien l'accueillir, de veiller sur sa conduite, etc. Il termine en disant qu'il répond de toutes les dépenses du jeune homme, pourvu toutefois qu'elles ne dépassent pas 1,000 fr. par mois.

Le nouveau pensionnaire ne tarde pas à arriver et à s'installer: au bout de quelques jours, il confie d'un air embarrassé à son logeur, qu'il aurait besoin d'un peu d'argent: 3 ou 400 fr.

Le maître d'hôtel ne peut refuser cette somme. Le lendemain, le jeune homme décampe pour ne plus revenir.

Est-il besoin d'ajouter que, lorsqu'on écrit en province, on tombe, soit sur une adresse fausse, soit sur un monsieur qui ne sait pas ce que cela veut dire, et dont on a pris le nom et la raison commerciale indûment.

Plus de vingt plaintes de ce genre ont déjà été transmises dans les divers commissariats.

La coiffeuse de B.... achevant de peindre à l'une de ses amies un homme, d'un certain âge, qui va épouser sa nièce:

—Quand aux cheveux, il est d'une calvitie...... toute juvénile!

Henri, qui a douze ans, sort un étui à cigarettes de sa poche, et en offre une à son grand-père.

Le grand-père indigné:

—Je n'ai jamais fumé, monsieur! sachez-le!

Henri très calme.

—O! alors, je ne t'engage pas à commencer à ton âge!

Nous trouvons dans la *Gazette des Hôpitaux* le compte rendu d'une séance de la Société de Biologie dans laquelle M. Gaëtan Delaunay a fait une très intéressante communication sur la médecine pratiquée par les animaux.

M. Delaunay fait observer que les animaux choisissent instinctivement les aliments qui leur conviennent et, en cas de maladie, le traitement le plus rationnel:

"Les animaux, dit-il, se débarrassent de leurs parasites au moyen de la poussière de la boue, de la terre glaise, etc. L'hirondelle jette par-dessus bord un petit couvert de vermine pour protéger les autres petits.

"Les animaux ayant la fièvre se mettent à la diète, gardent le repos, recherchent l'obscurité et les endroits frais, boivent de l'eau et vont même jusqu'à se plonger dans l'eau.

"Quand un chien a perdu l'appétit, il mange du chiendent qui agit comme vomitif et comme purgatif. Le chat mange également de l'herbe. Les moutons et les vaches malades recherchent certaines herbes.

"Les chiens constipés ingèrent avec avidité les corps gras: huile, beurre, jusqu'à ce qu'ils soient purgés. Il en est de même des chevaux.

"Un animal atteint de rhumatisme chronique se tient constamment au soleil."

Voici maintenant quelques faits curieux relatifs aux cas de blessures:

"Les fourmis guerrières ont des ambulances organisées. Latreille ayant coupé les antennes d'une fourmi, d'autres fourmis arrivèrent et recouvrirent les blessures d'un liquide transparent qu'elles tiraient de leur bouche. Le chimpanzé blessé arrête le sang en appliquant la main sur la plaie ou en pansant avec des feuilles et du gazon. Un animal blessé, ayant un membre pendant, achève l'amputation avec ses dents.

"M. Frédet [du Puy-de-Dôme] a observé qu'un chien, piqué au museau par une vipère, se plongeait incessamment, pendant plusieurs jours, la tête dans l'eau courante. Ce chien a guéri. Un chien de chasse appartenant à M. Plankaert, à Avize [Marne] ayant été écrasé par une voiture, s'est couché dans un ruisseau et y est resté pendant trois semaines en hiver. On lui portait à manger là. Ce chien a guéri.

"Un chien terrier, dont le propriétaire demeure 82, rue Claude-Bernard, ayant une lésion à l'œil droit, s'est couché sous un comptoir fuyant la lumière et la chaleur [habituellement il se tenait près du poêle]; il s'est traité par la diète et le repos. Comme traitement local, pendant deux jours et deux nuits consécutifs, il se léchait le dessus de la patte droite et s'appliquait l'œil sur la partie mouillée; puis quand c'était sec, il recommençait.

"Un oculiste n'aurait pas mieux soigné ce chien et beaucoup d'oculistes l'auraient soigné moins bien."

M. Delaunay conclut en disant qu'en fait d'empirisme les animaux sont plus forts que la faculté, et son témoignage est d'autant plus intéressant qu'il appartient lui-même à la Faculté.

On rapporte à deux hommes bien placés dans l'administration que M. Passy avait dit, en parlant d'eux: "L'un est fou, l'autre est un voleur."

Cela ne se passera pas ainsi! s'écria M....

—Et comment voulez vous donc que cela se passe?

—J'obtiendrai raison de M. Passy; je me battrai avec lui.

—Il refusera de se battre avec son subordonné.

—Eh bien! je vais donner ma démission.

—Vous êtes fou!

—Comment dites-vous?

—Allez-vous me chercher querelle aussi à moi?

—Non, je veux savoir ce que vous m'avez dit.

—Je vous ai dit: "Vous êtes fou."

—Alors, je suis content, et je ne demanderai rien à M. Passy.

—Comment! que voulez-vous dire?

—M. Passy a dit de nous deux: "L'un est fou, l'autre est un voleur." Vous dites que c'est moi le fou; donc c'est vous qui êtes.... l'autre; c'est à vous à vous fâcher.

Bridoison avait un laquais nommé Basson. Il vivait avec lui dans une familiarité qui donna lieu à une saillie naïve de la part de ce domestique, et que d'Abiancourt racontait avec plaisir. Le maître jouait et perdait son argent. Basson, qui voyait ce qui se passait, le tire par le manteau et lui dit à l'oreille: "Morbleu! vous perdez tout votre argent, et puis tantôt vous viendrez me battre."

Douze concours régionaux agricoles auront lieu cette année dans les diverses régions de la France.

Voici dans quelles villes et à quelles époques ils se tiendront:

1° Amiens, Somme; 2° Bourg, Ain; 3° Foix, Ariège; du 5 au 14 mai;
4° Vannes, Morbihan; du 12 au 25 mai;
5° Digne, Basses-Alpes; 6° Troyes, Aube; du 19 au 27 mai;
7° Blois, Loir-et-Cher; 8° Rochefort, Charente-Inférieure; du 26 mai au 3 juin;
9° Caen, Calvados; du 9 au 17 juin;
10° Aurillac, Cantal; du 16 au 24 juin;
12° Mende, Lozère, du 1er au 9 septembre;
12° Le douzième concours régional agricole se tiendra à Nice, à une date qui sera ultérieurement fixée.

Un abominable à-peu-près.

A table:

—Comment prenez-vous votre vin?

—Comme Raphaël....

—???

—Oui, "Sanzo"!

Calino qui aimait beaucoup les chevaux, fut extrêmement surpris de ce que son écuyer lui vint dire un matin que le cheval qu'il avait monté la veille était mort. Quoi, dit-il, le cheval que j'avais hier à la chasse!—Oui, monsieur.—Ce cheval bai que j'ai eu de M. de Berradas? qui n'avait que six ans, qui mangeait si bien?—Oui, monsieur, celui-là même, répondit l'écuyer.—Hé! bon Dieu! s'écria Calino, qu'est-ce que de nous!"

—Toujours les enfants terribles.

—Voyons, mon petit Paul, qu'est-ce que tu veux pour ta fête?

—Eh bien! parrain, je voudrais une petite chambre des députés.

—Impossible, mon enfant; c'est un joujou qui fait trop de bruit.

En omnibus:

Une dame:

—Cocher! arrêtez!

Le conducteur reste sourd.

La dame levant les bras désespérément:

—Arrêtez! arrêtez! cocher.

Alors le conducteur, d'un air furieux, tire le cordon et s'adressant à la dame, lui dit:

—Vous savez, je n'aime pas ces plaisanteries-là; appelez-moi monsieur ou conducteur, mais jamais cocher!

Académicien.—Un monsieur qui a obtenu qu'on lui dise:

—Allez vous asseoir!

Voici une histoire où ce genre de sophisme est assez puissamment réfuté.

Un villageois fit étudier son fils, qui vint le visiter lorsqu'il étudiait en philosophie; son père lui ayant demandé de mettre cuire six œufs, deux pour soi, deux pour sa mère, et deux pour lui, le fils, pensant lui donner un plat de sophisme, n'en mit que trois. Le père lui ayant fait observer qu'il lui avait commandé d'en mettre six:

—Aussi l'ai-je fait, dit le sophiste.

Et pour en faire la démonstration, tirant le premier, il lui dit:

—En voilà un;

Au second:

—En voilà deux; or deux et un font trois;

Au troisième:

—En voilà trois; or trois et trois font six.

—"Cela est vrai, dit le père; en voici donc deux pour moi, ta mère se contentera bien d'un; prends, toi qui es jeune et qui as meilleur appétit, les trois autres pour ton repas."

X.... et Y.... sont deux aimables vieillards, pleins de qualités, mais qui s'accusent mutuellement de se rajeunir un peu tous les jours.

—Enfin, quel âge avez-vous? demande X....

—Soixante ans.... Et vous?

—Cinquante-cinq.... Vous n'êtes pas aussi jeune que moi!

Joseph Crightir devient gâteux.

Sa fille lit le journal à haute voix:

"Les ingénieurs s'occupent en ce moment de trouver un procédé spécial pour la fabrication des rails du chemin de fer transsaharien."

—Je suis sûr, interrompit Chrichtir, qu'ils n'ont pas pensé à une chose.

—A quoi donc?

—Aux autruches; ces bêtes-là digèrent le fer, elles mangeront le chemin.

Pour laver les cheveux des enfants, prenez l'eau provenant d'une décoction de branchelettes de buis et de romarin qu'on laisse mijoter dans une casserole pendant deux heures.

L'eau est passée à travers un tamis et si l'on veut en garder le restant pour une autre fois, il faut y mettre un petit verre de rhum.

Cosmétique peu coûteux et sans danger.

Les femmes du "Céleste Empire" *mettent* du rouge, comme autrefois les dames de la cour, mais bien loin de nuire à la délicatesse et à la fraîcheur de leur teint, par cet artifice de toilette, elles trouvent moyen, en se fardant, de faire subir un excellent traitement à leur peau.

C'est qu'elles n'ont pas recours aux parfumeurs et qu'elles se vermillonnent fort artistiquement les joues avec le jus de la betterave cramoisie.

Nous trouvons, dans la *Loi*, la curieuse petite cause suivante qui intéresse la population parisienne tout entière:

Vous vous promenez au bras de votre femme sur le boulevard; et un peu fatigué de piétiner sur le macadam, vous appelez un cocher qui passe lentement en ayant l'air d'interroger du regard chacun des passants qu'il rencontre.

Le cocher s'arrête.

En homme prudent, vous faites d'abord monter votre femme, sachant bien que la course étant un peu longue le cocher ne manquera pas de faire la grimace quand vous lui aurez indiqué votre destination, et connaissant également ce principe, que, une fois le voyageur installé, le cocher n'a plus le droit de le faire descendre.

Vous croyez avoir été bien habile en faisant prendre par votre femme possession de la voiture?

Pas du tout, et vous allez voir que ce procédé peut avoir ses dangers.

M. Hagé avait arrêté un cocher place de la Concorde. Il s'agissait d'aller à la Bastille. La distance étant un peu longue, M. Hagé craignant un refus du cocher, se hâta de faire monter sa femme dans la voiture; puis il poussa ce cri, en homme fort de son droit: "Cocher, à la Bastille."

—A la Bastille fit le cocher, Bourgeois, vous v..lez rire. Je vais relayer cotte.

—Mais vous ne vous disposiez pas à relayer, puisque vous vous êtes arrêté.

—Pardon, bourgeois, je relaye à Charenton; et j'avais cru, à vous voir, que c'était là qu'il fallait vous reconduire.

—Vous vous moquez, attendez, nous allons bien voir. Reste là, Julie.

Julie, c'est le nom de la femme de M. Hagé.

Ce disant, M. Hagé courut vers l'un des coins de la place de la Concorde pour demander aide et assistance à un gardien de la paix.

Mais voici où se complique la question.

Quand il revint, la voiture s'était remise en marche.

Le cocher pendant que M. Hagé était à la recherche d'un gardien de la paix, avait dit à la femme:

—Votre mari veut vous promener, je me charge de la commission.

Et la voiture partait à fond de train quand arriva M. Hagé.

On parle beaucoup, depuis quelque temps, d'un nouveau téléphone, ou, pour mieux dire, de l'électrophone, inventé par M. L. Maiche, et l'on prône beaucoup les avantages incontestables que procure l'électrophone, pour la propagation du son et de toutes ses ondulations.

Tandis qu'avec les téléphones ordinaires, et malgré toutes les améliorations de détail qui y ont été apportées dans ces dernières années, la distance à laquelle ils permettent de correspondre est relativement assez réduite, l'électrophone, au contraire, ouvre un champ beaucoup plus vaste, et laisse entrevoir la possibilité de correspondre par la parole, même entre deux continents séparés par l'Océan.

Monsieur est à table.

On pose devant lui un superbe châteaubriant aux pommes.

Dans son empressement à le découper, monsieur brise un verre dont les éclats s'éparpillent sur le beefsteack.

—Maladroit que je suis!

—Monsieur voulez-vous que j'essaie d'enlever les morceaux de verre? insinue la bonne.

—Jamais de la vie! Voulez-vous que je risque de me perforer les intestins?

Et après une pause, lui passant le plat:

—Vous le donnerez à mes pauvres.

Le docteur Guéridon va pour visiter un malade qu'il n'a pas vu depuis l'avant-veille.

Arrivé devant la porte de la maison, il voit le portail orné de tentures noires et se doute du tour que lui a joué son client.

—M. X....? demande-t-il au concierge.

—Ce n'est pas la peine que vous montiez, il va descendre.

Au café de Paris, deux cabotins se racontent leurs triomphes d'antan.

—Moi, dit l'un d'eux, à Valenciennes, je jouais Buridan, dans la "Tour de Nesle." Il m'a fallu dire deux fois mon rôle: tout le temps on me criait: "Bis!"

—Qu'est-ce que ça, des "bis"?.... s'écrie le copain. Moi, je jouais Néron, dans "Britannicus," à Buenos-Ayres.... Pendant que j'étais en scène, il y a eu un tremblement de "ter!"

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, BORDEAUX ET LA NLLE-ORLEANS
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx
Havre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

PARIS, partira pour le Hâvre vers le 25 février et sera suivi par le DUPUY-DE-LOME vers le 15 mars.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ce prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture [avec vin ou café], lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Le Steamship MARSEILLE partira du Hâvre via Bordeaux le 24 février et sera suivi par le BORDEAUX le 24 mars. Ces deux steamers auront de nouveaux aménagements pour 40 passagers de chambre. Prix du passage $100. Tous les conforts seront fournis et un personnel complet de domestiques compétents sera à bord.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
12 av—
FORSTALL, CLAYTON & CO. 173 rue Commune.

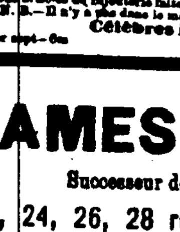
THE AMERICAN BOTTLING CO.,
CHAS. E. MEYER, DIRECTEUR,
COMPAGNIE DE MISE EN BOUTEILLES DE LA VÉRITABLE
Bière Milwaukee de Jos. Schlitz,
H. LOUBAT, Agent.
22 ET 24 RUE BIENVILLE,
NOUVELLE-ORLEANS,

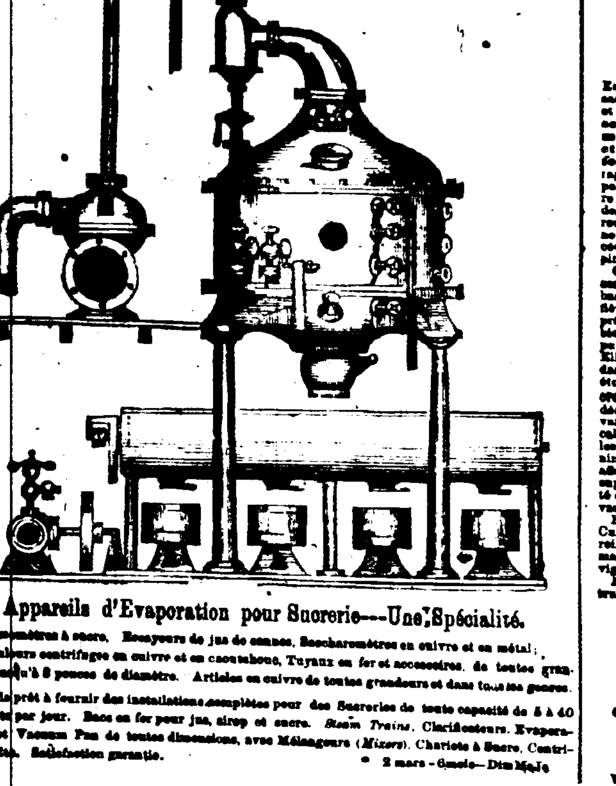
Des personnes malicieuses et mal-intentionnées ayant révoqué en doute la parfaite loyauté de nos travaux de mise en bouteilles, nous croyons devoir, pour notre propre justification, publier la lettre ci-dessous qui s'explique d'elle-même:

BUREAU DE LA COMPAGNIE DE BRASSERIE DE JOS. SCHLITZ,
Milwaukee, Wis., 29 Décembre 1882.

Aux Messieurs de la Compagnie dite: "American Bottling Company," Chicago, Ill.
Messieurs—Votre faveur du 23 de ce mois vient d'être reçue. Permettez nous d'y répondre que nous vous avons de TOUT TEMPS fourni la MEILLEURE QUALITÉ de Bière importée fabriquée par nous, et de vous assurer que vous pouvez avec sûreté, en garantir les QUALITÉS DURABLES, attendu qu'il n'en est pas de supérieure fabriquée par nous.
Très sincèrement, LA COMPAGNIE DE BRASSERIE DE JOS. SCHLITZ.
13nov—3m

LES CÉLÈBRES
PHOTOGRAPHIES EMAILLÉES
se font maintenant dans les genres les plus nouveaux au studio de
W. W. WASHBURN,
109 RUE DU CANAL.
J'étais sur le point de faire la remarque: qu'étant pleinement convaincu de mon habileté à plaire à tous mes clients, et à même de démontrer la supériorité de mes PHOTOGRAPHIES, tous ceux qui recherchent les meilleurs portraits sont respectueusement invités à venir examiner les miens.
1er févr— W. W. WASHBURN.

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville,
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaquée, des Ciseaux pour les dames, etc., etc. Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N.B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés, ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

JAMES D. EDWARDS
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21, 23, 25 rue Delta,
Nouvelle-Orléans.

Appareils d'Evaporation pour Sucrerie---Une Spécialité.
Thermomètres à sucre. Essayeurs de jus de cannes, Saccharomètres en cuivre et en métal; Refouleurs centrifuges en cuivre et en caoutchouc, Tuyaux en fer et accessoires, de toutes grandeurs jusqu'à 8 pouces de diamètre. Articles en cuivre de toutes grandeurs et dans tous les genres.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 40 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. *Steam Trains*. Clarificateurs. Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (*Mixers*). Chariots à Sucre, Centrifuges, Etc. Satisfaction garantie.
2 mars-6mois—DimMaJe

PHARMACIE DUCONGE.
39........RUE DE CHARTRES........39
NOUVELLE-ORLEANS,
A. CABROUCHÉ,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'on trouve généralement dans un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Ducongé. Agence pour la vente du Willis's Dysentery Remedy.
1er sept 82—1an

BUREAU DE PRETS.
OTTO
SCHWANER,
17........RUE BARONNE........17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

Viennent d'être reçus de France,
DE BEAUX
VERRES.
Les meilleures qualités, Cristal de Roche.
Véritables verres-cailloux.
E. CLAUDEL
Opticien,
96 rue du Canal, près Camp.
20 fv—1an

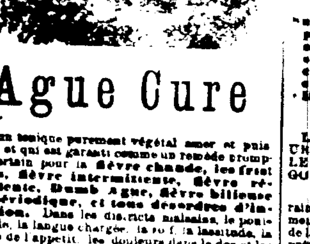
SIROP & VIN de DUSART
au Lacto-Phosphate de Chaux
Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement:
aux Enfants pâles, aux Rachitiques, aux jeunes Filles qui se développent, aux Femmes délicates, aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait, dans les diverses sortes des jeunes Enfants, aux Convalescents, aux Vieillards affaiblis, dans les Maladies de Poitrine, dans les Digestions laborieuses, dans l'Inappétence, dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement et la Perte des Forces, dans les Fractures, pour la reconstitution des os, dans la Dentition des Enfants.
Dépôt chez tous Droguistes & Pharmaciens

Migraines.—Maux de Tête
GUARANA
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violents. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les coliques.
Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

Dr David Davieson,
Neuvième saison à la Nlle-Orléans
DE LONDRES, DE GIESSEN ET DE NEW-YORK.
Auteur du "Practical Observations on Nervous Debility," "Essay on Marriage," etc. Conférencier sur l'Anatomie, la Physiologie, etc., au Musée d'Anatomie de l'Etat du Missouri, St Louis Mo.
Désire annoncer aux citoyens de la Nlle-Orléans et des environs qu'on peut le consulter jusqu'au 30 avril prochain à son salon 7 RUE DES REMPARTS, entre Canal et Douane.
Tous les jours de 10 A. M. à 3 P. M. et le soir de 6 à 8 heures.
Le Dr DAVIESON ayant adopté comme spécialité le traitement et la cure des
MALADIES DE NERFS,
a consacré des années à l'étude et aux recherches de cette branche de la science médicale qui a trait plus particulièrement aux maux causés par les folies ou les indiscrétions de la jeunesse avant pour résultat des débilités nerveuses, physiques et mentales, et la perte de toute vitalité; et sa longue et vaste expérience acquise dans les meilleurs hôpitaux européens en même temps que les succès obtenus des années en Europe et en Amérique lui permettent de garantir un
SOULAGEMENT A TOUS CEUX QUI SOUFFRENT
et qui le consulteront. Le Dr DAVIESON a été surtout remarquablement heureux dans ses
TRAITEMENTS PAR CORRESPONDANCE.
Il est, cependant, préférable qu'une entrevue au moins ait lieu, si c'est possible.
Le travail du Dr DAVIESON "Practical Observations" qui en est à sa 100me édition, sera reconnu comme un guide de valeur et sera adressé gratuitement sur demande.
Le Dr DAVIESON peut être consulté au No 7 de la rue des Remparts, entre Canal et Douane, à la Nlle Orléans, jusqu'au 30 avril, après quelle date son adresse sera au No 1707 rue Olive, à St Louis, où il est domicilié depuis nombre d'années.
Heures de consultation à son bureau: de 10 heures A. M. à 3 heures P. M., et de 6 à 8 heures P. M. Le dimanche, de 10 heures A. M. à 3 heures P. M. seulement.
24 fév—au 30 av

INSTITUTIONS.
INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et Externat.
Coin St Philippe et Prieur.
Les cours de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et sont confiés à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offertes aux élèves sans prix extra.
Un cours d'Espagnol et d'Allemand a lieu à l'Institut. 17 oct—

Columbian Institute,
128 RUE ESPLANADE,
ECOLE de jour et Pensionnat pour jeunes filles: kindergarten pour petits enfants, garçons et filles. La réouverture de la session a eu lieu le LUNDI, 4 septembre 1882.
MLLE H. FITZGERALD, Directrice.
19sept—6m



Ague Cure
Est un tonique purement végétal amer et puissant, et qui est garanti comme un remède prompt et certain pour la fièvre chaude, les frissons, fièvre intermittente, fièvre rémittente, Dumb Ague, fièvre bilieuse et périodique, et tous désordres d'infection. Dans les districts malsains, le pouls rapide, la langue chargée, la soif, la lassitude, la perte de l'appétit, les douleurs dans le dos et les reins, et le refroidissement de l'épine dorsale et des extrémités, sont seulement les avant-coureurs de symptômes plus sévères qui se terminent dans un paroxysme de fièvre auquel succèdent une forte fièvre et une abondante transpiration.
C'est un fait surprenant que la quinine, l'arsenic et d'autres poisons minéraux forment la base de la plupart des préparations contre la fièvre, SPÉCIFIQUES, SIROPS ET TONIQUES. Les préparations faites avec ces poisons minéraux, bien qu'elles soient agréables au goût et qu'elles puissent faire cesser le frisson, ne guérissent pas. Elles laissent le mal et leur drogue empoisonnée dans le système, produisant le quinisme, les étourdissements, le bourdonnement dans les oreilles, les maux de tête, le vertige et d'autres désordres plus formidables que le mal qu'ils devaient guérir. L'AYER AGUE CURE extirpe radicalement du système et guérit toujours les cas les plus dangereux. Il ne contient pas de quinine, de minéraux, ni quoique ce soit qui puisse affecter le plus délicat malade, et son excellence supérieure, en sus de la certitude de son efficacité consiste à laisser le système aussi libre qu'avant l'attaque.
Pour les MALADIES DE FOIE, l'Ayer Ague Cure par une action directe sur le foie et l'appareil biliaire, chasse les poisons qui produisent ces maladies et stimule le système auquel il rend la vigueur et la santé.
Nous le garantissons s'il est pris suivant l'instruction.
PRÉPARÉ PAR
Dr J. C. AYER & Co.,
Chimistes analytiques et pratiques.
LOWELL, MASS.
Vendu chez les droguistes partout.
27 mai-

Remède Rationnel.
SALICYLICA.
Plus de Rhumatisme, de Goutte ni de Névralgie.
Soulagement immédiat garanti.
Guérison permanente assurée.
Incroyable après cinq années d'expérience, dans tous les cas possibles aigus ou chroniques, sans un seul insuccès. Se référer à tous les médecins éminents et à tous les pharmaciens pour la valeur curative du Salicylique.
SECRET!
LE SEUL DISSOLVANT DE L'ACIDE URIQUE EMPOISONNÉ QUI EXISTE DANS LE SANG DES RHUMATISANTS ET DES GOUTTEUX
La SALICYLICA est un remède souverainement rationnel parce qu'il s'adresse directement à la cause du Rhumatisme, de la Goutte et de la Névralgie, tandis que beaucoup d'autres prétendus spécifiques et panacées ne combattent localement que les effets.
Tous les savants sont d'accord sur ce point que les applications extérieures, telles que frictions avec de l'huile, de l'onguent des liniments, des lotions adoucissantes, ne sauraient extirper les maladies ci-dessus, parce qu'elles sont le résultat d'un empoisonnement du sang par l'acide urique.
La SALICYLICA exerce un effet merveilleux sur cet acide et détruit le mal. Les médecins les plus renommés de l'Amérique et de l'Europe l'emploient maintenant exclusivement. L'Académie de Médecine de Paris a rapporté 95 pour cent de guérisons en trois jours.
Rappelez-vous
Que la SALICYLICA guérit infailliblement le Rhumatisme, la Goutte et la Névralgie. Il calme presque instantanément les douleurs les plus vives.
Faites-en l'essai. On garantit le soulagement ou l'on rembourse l'argent.
On enverra des milliers d'attestations à ceux qui le désireront.
$1 la boîte. 6 boîtes pour $5.
Envoyé franco par la poste contre argent transmis reçu.
Demandez ce médicament à votre pharmacien.
Prenez sur vos gardes, néanmoins, et ne prenez pas des contrefaçons ou d'autres remèdes qui vous seront peut-être recommandés "comme aussi bons". Insistez pour avoir le véritable Salicylique avec le nom de WASHBURNE & Co. sur chaque boîte, celui-là nous en garantissons la pureté, sous notre garantie. Il faut en effet que le remède soit parfaitement pur pour qu'il produise ses effets. N'en prenez pas d'autre, ou adressez-vous à nous.
WASHBURNE & Co., Propriétaires,
287 Broadway, coin Reade St.
15 janv— NEW-YORK.

FEUILLETON.

No 44 — Commencé le 27 janvier.

LE COMPAGNON DE CHAINE.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

Là-dessus Lucie vint prévenir que le déjeuner était servi. Bernard Paloque, enchanté de la tournure que prenaient les événements, arrondit le bras avec une grâce sans pareille, et tous trois passèrent dans la salle à manger.

Paloque fit honneur au repas. La gymnastique de la nuit lui avait creusé l'estomac. Tout en dévorant des yeux Miette, il n'en perdait pas un coup de dent, et il se disait que, si elle le voulait, cette jeune femme qui paraissait rien moins que farouche, lui rendrait agréable la nouvelle captivité qu'il allait être obligé de subir.

Moulieu était triste; à part quelques monosyllabes, il retombait dans son mutisme Miette et Paloque faisaient les frais de la conversation.

—Vous avez l'air sombre, docteur, finit par lui dire Paloque.

—Ah! ne m'en parlez pas, répondit Miette, il est toujours ainsi depuis quelque temps. Vous devriez bien essayer de le distraire et de le faire rire un peu, monsieur Bernard. Si vous saviez combien j'ai peur qu'il ne soit malade. Qu'est-ce que je deviendrais sans lui, grand Dieu!

—On fera l'impossible pour vous plaire, madame, répliqua Paloque. Vous verrez que je n'engendre pas la mélancolie.

Après le repas, Miette laissa les deux hommes seuls pour procéder à sa toilette.

Paloque alluma un cigare, se versa un verre de cognac et à demi-voix, regardant Moulieu dans le blanc des yeux:

—Vous m'avez dit, major, tout à l'heure, que vous aviez été insulté grossièrement par un de vos anciens camarades.

—Pourquoi revenez-vous là-dessus? demanda brusquement le chirurgien.

—Je vous le dirai dans un instant, répondez toujours à ma question.

—Oui, insulté! Ah! s'il savait combien je l'exècre, celui-là, s'il savait ce que je donnerais pour pouvoir me venger de lui....

—Eh bien, dites donc la vérité; l'officier de marine qui s'est conduit de cette façon avec vous s'appelle Robert de Laitres.

—Comment le savez-vous? fit Moulieu en se levant en sursaut.

—Je le sais, cela doit vous suffire, et je vous apporte le moyen de vous venger! Dites après cela que ce n'est pas pour votre bonheur que vous m'avez retrouvé, major!

VII

PIERRE ET PAPIER BLEUS

Depuis bien longtemps déjà il faisait grand jour, lorsque Robert de Laitres se décida à descendre des hauteurs de Montmartre, place de la Trinité. Il ne pouvait consentir à abandonner la partie. Ce nouvel échec le mettait hors de lui. Lui, si calme d'ordinaire, il s'énervait, s'impatientait, maudissant sa maladresse et sa mauvaise chance.

Chose étrange, lorsque Robert, après s'être reposé chez lui, se rendit rue de Londres, lorsqu'il eut raconté dans tous leurs détails les événements de la nuit, mademoiselle Vannières se montra moins désespérée qu'il ne l'aurait cru au premier abord.

L'insuccès la trouvait forte; elle l'accueillait cette fois comme une partie manquée, mais aussi comme une partie qui devait avoir finalement, forcément, une revanche complète et heureuse.

—Ne vous désolez pas, Robert, dit-elle, nous retrouverons ce misérable, et tôt ou tard la justice divine, l'immuable volonté d'en haut nous le livrera, malgré tout, malgré tous.

Un point arrêta Aline.

Ce fut au moment où M. de Laitres l'entretint de Thérèse et exposa tout ce qui avait trait à la jeune femme.

On se rappelle la sympathie involontaire que la fille du père Bérard lui avait inspirée à première vue.

Maintenant elle songeait à cette existence brisée, à ce cœur flétri, et, sans qu'elle s'en rendît compte, une immense pitié inondait son âme.

—Robert, dit-elle, après être demeurée longtemps à réfléchir, cette malheureuse enfant ne peut plus demeurer là, abandonnée dans ce lieu immonde. Il faut que l'on prenne soin d'elle. A cette heure, elle ne peut plus conserver une illusion quelconque sur le monstre auquel elle avait consacré sa vie. Elle n'aura jamais le courage d'aller retrouver son père. Il faut cependant qu'elle retourne auprès de lui. En tout cas, elle ne peut rester plus longtemps là où elle est. C'est un sacrilège. Voulez-vous me permettre de faire une chose, mon ami? Yvonne va aller la chercher et l'amènera ici; vous, de votre côté, envoyez quérir le père Bérard, et nous essayerons, à nous deux, de remettre la fille dans les bras de son père. Quelle joie pour ce malheureux vieillard, après tous ses désespoirs!

—Faites tout ce que vous voudrez, chère de mon cœur, répliqua M. de Laitres, agissez comme vous l'entendez; du moment qu'il est question d'une bonne action, j'étais bien certain qu'elle vous viendrait avant moi à l'idée.

Il était signé de M. Mermier, le capitaine de frégate, dernier commandant de l'*Ariel*, sous les ordres duquel M. de Laitres avait servi pendant trois ans au Sénégal en qualité de second.

On se souvient sans doute de la haute estime, de l'affection étroite qui unissaient ces deux marins.

La dépêche du commandant Mermier était plus explicite que celle dont nous avons donné plus haut le prototype.

"Venez vite, disait-elle, besoin de vous. Affaire d'honneur. Apportez épées de combat.

"MERMIER."

Tels furent les mots que lut lentement mademoiselle Vannières.

Puis elle rendit la dépêche à M. de Laitres.

Son cœur se serrait. Elle savait bien qu'il allait partir sans retard, par le premier train. Ne lui avait-il pas tracé, en traits enthousiastes, l'affection qui l'unissait au commandant Mermier? Le devoir, la sainte amitié, la solidarité, tout l'obligeait à obéir sur l'heure à cet appel pressant et concis.

Dans le salon où se trouvaient réunis les personnages de ce drame, on s'était tu. Seule la mère Bitord, qui gardait partout et quand même son franc parler, se permit une observation.

—Affaire d'honneur, dit-elle, en interrogeant son fils nourricier, affaire d'honneur! C'est-à-dire qu'avec des épées et un autre individu, il vont se larder à qui mieux mieux, n'est-ce pas? Et il va te rendre complice de ça! Vous avez une jolie manière de procéder, vous autres. Je te fais mes compliments. Défunt mon homme, le père Bitord, qui n'était pas manchot, ni moi, comme chacun sait, a eu aussi des mots et des histoires avec des particuliers. Pour des oui, pour des non, c'était vidé sur l'heure. Ils se travaillaient le dormant de la...... face à coups de poing, même que les figures étaient noires, comme si on les avait passées au galipot. Une fois la danse finie, on n'y pensait plus. Un jour même, à Concarneau, il y a un matelot anglais qui m'avait regardée, paraît, de trop près. J'étais jeune, dans ce temps-là, et on disait que j'en valais une autre. Défunt Bitord est allé le trouver, chaud! chaud! j'avais beau crier. Ah! bon oui. Et ils se sont mis à se tanner la peau pour de bon. V'là l'Anglais qui a reçu un coup terrible sur la hure, qu'il s'est mis à cracher le sang et ses dents avec. Même que défunt Bitord m'en a rapporté deux, que je les ai conservées longtemps. Ça lui faisait plaisir, à mon pauv'homme. Mais ça ne se passe pas comme ça dans votre monde. Faut se tuer, se crever et courir le risque de mourir sans confession.

Yvonne aurait pu parler longtemps et remémorer tout à loisir les tragédies étranges que défunt Bitord venait galamment déposer à ses pieds, personne dans l'assistance ne songeait à l'interrompre.

Aline se leva et s'avança vers M. de Laitres.

—A quelle heure partez-vous, Robert? lui dit-elle simplement.

—Ce soir, répondit-il sur le même ton. Je prendrai le rapide à sept heures quinze. Je serai à onze heures du matin à Marseille. A une heure de l'après-midi, je puis être à Toulon.

Se tournant alors vers Alain, il ajouta, cette fois à voix basse:

—Prends une paire des épées de combat, les bleues, et tu les envelopperas dans des serviettes; cela fait, tu les enfermeras dans l'étui d'un fusil de chasse.

—Vous ne m'emmenez pas, mon lieutenant? fit le pauvre garçon tout attristé.

—Non, réplique M. de Laitres, ta présence est nécessaire ici.

Et alors, se parlant à lui-même, Robert se demanda:

—Quel motif peut amener le commandant à avoir une affaire d'honneur?

Mais Yvonne ne pouvait laisser les choses se passer ainsi sans une protestation énergique de sa part.

—Ainsi, dit elle, tu pars? Rien ne peut te retenir? Te voilà filé pour Toulon? Quant à nous, nous restons à l'ancre ici, à nous débrouiller comme nous pourrons, au mouillage. Va comme je te pousse. Et rien ne te dit au fond de ton cœur que tu as tort, que, toi parti, celle que tu as choisie, que tu as juré de défendre, peut courir les plus grands périls?

—C'est mal, Yvonne, ce que tu fais là, répondit M. de Laitres. Si tu savais le chagrin que tu me causes, pas une de ces paroles ne seraient sorties de tes lèvres. Je pars, oui, je pars, parce qu'il le faut. Demande donc à Aline si je dois rester?

Mademoiselle Vannières secoua tristement la tête.

—Il faut qu'il parte, fit-elle. Et, toute ma vie, je me reprocherais ma faiblesse, si je lui demandais de rester. Il reviendra, il me retrouvera et nous continuerons notre lutte.

—Faites comme vous voudrez, grogna la mère Bitord. En somme, je m'en lave les mains. Je suis bien cotte, après tout, de me mettre le corps et le cœur en quatre pour les autres. Menez votre guise, mon enfant, et nous verrons le temps que ça durera.

Et alors, avec l'invincible entêtement qui était le fond de son caractère, elle tapa du pied en répétant tout haut:

—Eh bien! non! non! non! cent et mille fois non! A ta place Robert, je demanderais des explications au commandant Mermier. On ne s'embarque pas comme ça sans biscuit. Je lui demanderais par dépêche....

Robert haussa les épaules et ne répondit pas davantage à sa vieille nourrice.

—Tu as entendu, Alain? fit-il, prépare tout dans une valise pour mon départ.

—Bien, répliqua le jeune homme.

Et il sortit immédiatement pour obéir aux ordres de M. de Laitres.

Celui-ci jeta un regard tout autour de l'appartement. Il cherchait évidemment un appui, un soutien. Il s'arrêta collectivement à tous. Ses yeux s'arrêtèrent plus particulièrement cependant, sans qu'il s'en rendît compte, sur Thérèse.

—Veillez sur elle, dit-il avec une émotion contenue. Protégez-la. Que rien ne lui arrive durant mon absence. Malgré moi, j'ai des pressentiments funestes. Je crains l'inconnu. Yvonne, termina-t-il, dis à Martin de ne pas quitter Aline.

Le soir même, le rapide entraînait M. de Laitres vers Toulon. Il courait où l'appelait son devoir.

....

Le père Bérard, dans la joie de son âme, comme bientôt sa fille. Il oubliait tout, ce vieillard! Il se sentait rajeuni de vingt ans. A cet âge, tout près de l'autre côté de la vie, c'est-à-dire à côté de la mort, les êtres sont pris d'un égoïsme féroce. Le vieil agent ne s'occupait point des chagrins et des hontes qui torturaient sa fille. Peu lui importait le reste du monde. Elle revenait à lui, c'était tout.

Cependant, se souvenant sans doute de la recommandation si profonde, si émue de Robert, Thérèse demanda à mademoiselle Vannières la permission de demeurer auprès d'elle.

La mère Bitord partit donc pour le côté du Midi, après avoir commencé par refuser de remettre le pied dans cet antre de Satan. Il ferait beau qu'on la vit au milieu de ce cloaque immonde! Tout en refusant, tout en se défendant d'y mettre le pied, elle faisait ses préparatifs pour s'y rendre.

Et une heure après son départ, Thérèse et elle arrivaient rue de Londres.

Lorsque la fille du père Bérard pénétra dans l'appartement où se trouvait mademoiselle Vannières, elle chercha des yeux celle-ci, et alla s'abattre à ses pieds, la tête dans les mains, tandis que des sanglots précipités lui enlevaient l'usage de la parole. Tout ce qu'elle put dire, à mots entrecoupés, fut:

—Mademoiselle! mademoiselle! pardon! pardon!....

La honte, la confusion, la pudeur outragée se lisaient sur son charmant visage.

Elle demandait grâce, pitié, merci, pour elle-même, car il lui semblait qu'une partie du crime de Paloque retombait sur sa tête.

Pauvre créature! victime expiatoire! Elle était bien innocente, cependant. Mais dans la grande équation de la vie humaine, combien sont nombreuses les complications qui échappent à l'étroitesse de nos cerveaux! Les bons, les justes, payent souvent pour les méchants.

Aline se sentit touchée jusqu'au fond du cœur de la confusion exaltée de la jeune femme.

La prenant dans ses bras, elle fit un effort pour la relever.

Et ce fut elle alors, qui, affolée, éperdue, la repoussa avec violence, jetant un grand cri de désespoir et de terreur.

Thérèse releva la tête, la regardant épouvantée.

Aline était tombée en arrière, dans un fauteuil, se voilant le visage de ses deux mains. Des sanglots précipités soulevaient sa poitrine, et des mouvements nerveux témoignaient de l'intensité de sa douleur.

Pauvre fille! Pourquoi un surcroît de chagrin devait il lui survenir tout à coup de cette Thérèse pour laquelle elle avait ressenti à première vue une si grande sympathie?

En essayant de la relever, de la placer auprès d'elle, ses yeux étaient tombés sur les mains de Thérèse.

A la main gauche de celle ci, à ce doigt où se place d'ordinaire l'anneau sacré elle avait vu quoi? Cette pe[illegible] bague d'enfance, ce premier [illegible] turquoise qu'elle avait donnée quelque [illegible]té. Prenant la

[illegible] jours avant sa mort à M. Vannières pour la faire réparer.

Le modeste joyau se voyait encore tel quel. La petite pierre manquait toujours. Bernard Paloque, la trouvant dans le baguier qu'il avait volé, la jugeant de trop mince importance pour l'*écouler* dans le commerce, en avait fait cadeau à Thérèse. Très généreux à l'occasion, ce Bernard!

Et c'était ce souvenir sacré qu'elle retrouvait au doigt de Thérèse. Donné par qui? Par l'assassin de son père!

Oh! cette dernière preuve, indéniable, vivante, si on peut dire, comme elle venait de lui sauter aux yeux! lui pénétrant jusqu'à l'âme et la déchirant!

Thérèse interdite la contemplait en silence.

Elle ne savait rien, la malheureuse! elle ignorait que ce modeste bijou, porté à sa main gauche, constituait le plus épouvantable, le plus outrageant des sacrilèges.

Aline fut grande et forte. Elle se leva, se maîtrisant. Et alors, doucement, avec une voix tendre qui disait tous les ménagements exquis qu'elle prenait pour ne point heurter la jeune femme.

—Mon enfant, lui dit-elle, donnez-moi cette bague. S'il nous restait malheureusement un doute, ce pauvre anneau le dissiperait. C'est la première petite bague, mon premier bijou d'enfant, qui me fut donné par mon pauvre père. Vous voyez, pauvre créature, que, malgré tout, de par la toute-puissance divine, la vérité éclate d'elle-même. Oh! ne croyez pas que je vous en veuille! Pauvre! malheureuse et chère enfant! Vous avez dû tant souffrir, vous avez dû verser tant de larmes amères, que je n'ai pas le cœur de voir autre chose en vous que la victime de celui qui....

Elle n'osa achever. Les dernières mots qu'elle avait à prononcer étaient trop horribles.

La tête inclinée, les mains étendues, Thérèse était retombée à genoux dans la posture de la femme adultère immortalisée par Hombert. Elle lui remit la bague.

[illegible] moi [illegible] mademoiselle [illegible] Mais je n'en ai [illegible]

[illegible] petite bague, elle passa dans l'appartement de sa mère.

Madame Vannières, étendue sur une chaise longue, se leva en sursaut à l'aspect de la physionomie bouleversée de sa fille.

—Qu'est-ce qu'il y a encore? lui demanda-t-elle avec angoisse.

—Reconnaissez-vous ceci, ma mère? dit-elle. La bague a été volée, après l'assassinat de mon malheureux père. Nierez-vous encore?.... Et avouerez-vous enfin que la tâche que j'ai entreprise était un devoir!.... le plus sacré de tous!....

Laissant madame Vannières interdite, elle revint aussitôt auprès de Thérèse.

Il était temps. Le père Bérard venait d'arriver.

Le pauvre homme! Lorsque mademoiselle Vannières lui eut expliqué que sa fille échappait enfin à l'infernale puissance de Bernard Paloque, il ne put en croire ses oreilles. Thérèse! Elle revenait à lui! Il la retrouvait comme elle était jadis, alors qu'elle était toute petite. Il riait. Et ce rire étirant encore le visage ridé du vieillard, tandis que de grosses larmes s'échappaient de ses yeux, roulant sur ses joues parcheminées, ce rire était épouvantable. C'était un rire de fou, de démoniaque. Ah! qu'il avait été torturé.

—Thérèse, fit mademoiselle Vannières lorsque l'émotion du père Bérard et celle de sa fille fut un peu calmée, je vous demande une chose, mon enfant, c'est de ne point me quitter en dehors du temps que vous devez consacrer à votre père. Notre tâche n'est pas finie, elle commence. J'ai besoin de vous. Promettez-moi que vous serez là, à côté de moi, et que désormais je puis compter sur vous plus que sur moi-même.

La jeune femme pressa les mains de mademoiselle Vannières avec reconnaissance, sans avoir la force d'articuler une parole. Son martyre n'était point fini. Il fallait le retrouver à cette heure, l'assassin! Il fallait brûler ce qu'elle avait adoré avec tant de ferveur! Renier son amour [illegible] lier des criminels et des [illegible]

(*A continuer.*)